Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 41 (1933)

Heft: 4

Artikel: Geôles et pontons d'Espagne : les prisonniers de guerre sous le Premier Empire : l'expédition et la captivité d'Andalousie

Autor: Vallière, P. de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-31876

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Geôles et pontons d'Espagne.

Les prisonniers de guerre sous le Premier Empire.

L'expédition et la captivité d'Andalousie [1].

L'histoire se répète, elle tourne sans cesse dans le même cercle. C'est l'oubli de cette vérité élémentaire qui est, trop souvent, la cause des guerres et des révolutions. Ceux qui gouvernent les peuples connaissent mal l'histoire et s'imaginent volontiers qu'ils peuvent mépriser ses enseignements. A toutes les époques, les mêmes causes produisent les mêmes effets. L'ignorance des lois immuables qui guident le destin des peuples déchaîne fatalement ces catastrophes dont les nations se relèvent, mais épuisées et meurtries.

De 1807 à 1811, au milieu des guerres de l'Empire, l'Espagne soulevée contre l'envahisseur a montré à l'Europe le point vulnérable de Napoléon. En voulant renouveler l'erreur de Louis XIV et placer un des siens sur le trône d'Espagne, l'empereur blessa le sentiment national espagnol et commit un abus de pouvoir qui devait avoir des conséquences désastreuses pour le prestige napoléonien. Les paysans espagnols ont donné aux hommes d'Etat et aux hommes de guerre une terrible leçon, nous dit M. Gugliel-

[1] Geisendorf-des Gouttes : *Les prisonniers de guerre sous le Premier Empire. Geôles et Pontons d'Espagne. L'Expédition et la Captivité d'Andalousie.* Préface de M. Guglielmo Ferrero. Très nombreuses et superbes illustrations hors-texte dont quelques-unes en couleurs. Un grand et beau volume grand in-8 de 560 pages. Editions Labor, Genève ; Nouvelles Editions latines, Paris.

mo Ferrero dans la préface de ce livre révélateur qui fait « voir de près les indicibles horreurs qui se cachent dans les plis de l'histoire ».

L'étude fouillée et solidement étayée sur des sources souvent inédites que nous donne M. Geisendorf-des Gouttes, est un éloquent témoignage à l'appui de cette thèse: l'histoire éternellement vivante, magasin d'expériences à l'usage des gouvernements.

Tout au long de ce gros volume de 560 pages, admirablement illustré par un peintre de talent, M. W.-F. Burger, écrit avec la plus complète objectivité, dans un style sobre, clair et coloré qui atteint parfois à la grandeur dans la simplicité, on sent l'homme de cœur que les souffrances, les cruautés et les égarements des acteurs de ce drame émeuvent profondément.

M. Geisendorf-des Gouttes s'est proposé d'étudier le sort des prisonniers de guerre de l'armée Dupont, après la bataille de Baylen. Il était, en quelque sorte, préparé moralement à ce travail par son activité pendant la guerre mondiale : « C'est pour avoir suivi de près, sur leur voie douloureuse, les grands blessés et surtout les internés en pays neutre, que l'auteur de ces pages a participé à leurs angoisses et s'est rendu compte des problèmes étreignants soulevés par la captivité de guerre. » Logiquement, c'est vers la tourmente napoléonienne, à un siècle de distance, que ses regards se sont portés. La comparaison peut se soutenir, car les circonstances qui caractérisent cette époque sont à peu près semblables à celles de la dernière guerre.

Le sujet est introduit par un tableau largement brossé de la situation politique et militaire de l'Espagne à la veille de l'invasion française. Puis, nous suivons la marche du corps d'observation de la Gironde, de Bayonne à Ma-

drid, d'abord, au milieu de populations paisibles au début, devenues ensuite sourdement hostiles, jusqu'au moment où les maladresses et le manque de psychologie de Napoléon, les excès commis par ses troupes, jetteront le peuple entier contre l'étranger.

Cette première partie qui n'est que le prologue du drame, est déjà d'un intérêt passionnant. L'expédition d'Andalousie a été préparée avec une incroyable légèreté. Le corps d'armée du général Dupont, formé en grande partie de conscrits de dix-neuf ans, mal instruits, affaiblis par les marches forcées et la nourriture insuffisante, comptait 25,000 hommes au départ. Surpris par la rigueur de l'hiver castillan, les jeunes soldats, sans capotes, traînent par centaines sur les routes et remplissent les hôpitaux. Dupont, brave et loyal officier, fait de son mieux pour remédier à l'incurie de l'intendance.

Au milieu de ces troupes si mal entraînées, quelques corps d'élite se font remarquer par leur bonne tenue et leur cohésion : la garde de Paris, les marins de la garde, et trois bataillons suisses fournis par les 2me, 3me et 4me régiments suisses, « soldats réputés durs et braves », dont beaucoup servent depuis plus de cinq ans. Avec leur esprit de corps, leur vaillance et leur discipline traditionnelles, les Suisses vont donner souvent l'exemple de la patience dans les épreuves. Au milieu de cette armée disparate, improvisée, leurs uniformes rouges à plastrons jaunes ou bleus, suivant les régiments, seront, comme toujours, le symbole de la fidélité au devoir.

Le bataillon du 2me régiment avait à sa tête le commandant Ignace de Flüe, d'Unterwald, celui du 3me, le commandant Charles d'Affry, de Fribourg, celui du 4me le lieutenant-colonel Christen, d'Unterwald. Le colonel Thomasset, d'Yverdon, le colonel de May, de Berne, le lieu-

tenant-colonel Freuller, de Glaris, faisaient aussi partie du 2me corps.

Les mémoires, souvenirs et correspondances d'officiers et de soldats suisses tiennent une place honorable dans les sources utilisées par l'auteur. La relation du capitaine de Muralt, de Berne, les souvenirs du capitaine zurichois Landolt, ceux du lieutenant von der Weid, de Fribourg, du lieutenant Schumacher, de Lucerne, du Dr Engelhardt, de Morat, chirurgien-major du 3me suisse, du chirurgien-major L. Chapuis, de Lausanne (4me suisse), du sergent Heidegger, de Zurich, apportent souvent au récit un trait pittoresque et vivant.

Parmi les Vaudois, outre Thomasset et Chapuis, déjà nommés, nous rencontrons Guéry, de Lausanne, et le capitaine Amédée Gantin, dont l'intervention énergique sauva la vie des prisonniers suisses-espagnols, sur le champ de bataille de Baylen. Le colonel Thomasset disparut en 1812, pendant la retraite de Russie. Chapuis a laissé une relation très détaillée de l'évasion de 40 officiers sur la chaloupe « Le Mulet », en rade de Cadix.

En 1808, Napoléon bien qu'allié de ses voisins du sud, médite de frapper l'Angleterre à travers la péninsule. Quatre armées françaises pénètrent « pacifiquement » en Espagne. L'indignation du peuple espagnol se donne libre cours à la nouvelle de l'abdication forcée du roi Charles IV et de son fils Ferdinand attirés à Bayonne par Napoléon, tandis que Joseph Bonaparte est proclamé roi d'Espagne. Cette tromperie fut la cause d'une guerre abominable qui dura six ans. La révolte éclate à Tolède, à Madrid, impitoyablement réprimée par les Français. L'insurrection se propage dans les provinces. Les assassinats se multiplient. La population entière, milice et *guerillas,* soutient l'armée régulière. La lutte sera féroce, implacable.

Les récits contemporains reflètent l'épouvante de cette campagne, chaque étape est une vision de cauchemar: supplices barbares infligés aux isolés, aux malades laissés en arrière. A la Caroline, on découvre les restes de Français « rôtis », encore embrochés. Ceux qui sont pris par les *garrochitas* (gardeurs de taureaux), ou par les paysans, sont crucifiés, pendus, brûlés, sciés entre deux planches, coupés en morceaux, enterrés vivants. Tout le long de la route, l'effroyable spectacle des camarades égorgés se renouvelle. L'exaspération augmente avec les représailles. Les Français fusillent les prisonniers. Les insurgés, fanatisés par les prêtres, sont rendus fous par la haine de l'envahisseur.

Dupont reçoit à Madrid l'ordre de marcher sur Cadix avec sa Ire division (Barbou), pour observer Gibraltar et soutenir l'amiral Rosily ; ses deux autres divisions (Vedel et Gobert) restent échelonnées entre Madrid et Tolède.

La division Barbou s'ébranla à la fin de mai, forte de 10,600 combattants et renforcée de la brigade suisse-espagnole de Madrid, incorporée par contrainte dans l'armée française (2me régiment, Charles de Reding et 4me, de Preux).

Il y avait alors six régiments de « Suizos » dans l'armée espagnole. Comme toutes les troupes suisses à l'étranger, ils dépendaient administrativement des cantons. Ils portaient l'uniforme bleu de ciel, d'où leur surnom d'*azulejos,* tandis que les Suisses de France étaient, pour le peuple, les *encarnados,* les rouges. En garnison à Madrid, à Tarragone, à Grenade, aux Baléares, à Carthagène, les Suizos constituaient une solide division de 12,000 hommes. Napoléon espérait les attirer de son côté ; il prescrivit à ses généraux d'organiser des agapes fraternelles entre Suisses bleus et rouges. Mais les Suizos, méfiants, ne répondirent

pas à ces avances, refusèrent de combattre l'Espagne et se rangèrent sous les drapeaux de l'insurrection. Leurs sympathies allaient, tout naturellement, au peuple qui défendait son indépendance. Beaucoup de leurs officiers avaient combattu en Suisse, en 1798, contre l'invasion française.

Au débouché de la Sierra Morena, à Andujar sur le Guadalquivir, la division Barbou se heurte aux insurgés, emporte le pont d'Alcolea et prend Cordoue d'assaut. La ville est livrée au pillage. Puis, sans nouvelles de ses deux autres divisions, encombré de malades de la dysenterie, Dupont se décide à battre en retraite, suivi par Castanos avec 20,000 hommes de troupes régulières. Ce que fut cette retraite, sous un ciel de feu, alourdie par 1200 voitures pleines de blessés et d'éclopés, l'auteur nous le raconte dans un chapitre impressionnant, « les atrocités d'une guerre injuste ».

A Baylen, les Français harassés par une marche de nuit, traqués par les guerillas, trouvent la route barrée par le général Reding.

Théodore de Reding-Biberegg était né à Schwyz, en 1755. Il entra à 16 ans, comme cadet, au régiment suisse-espagnol Reding. Colonel en 1788, il fit campagne en 1793-94 contre les armées de République dans les Pyrénées. Maréchal de camp en 1795, il est gouverneur de Malaga en 1806. L'année suivante, il est général en chef de l'armée de Grenade. Vainqueur de Dupont à Baylen, il continuera la lutte, en Catalogne, contre les Français. Il mourut en 1810, de ses blessures, après le combat de Valls. Belle figure, un des héros de la guerre d'indépendance espagnole. Ce 19 juillet 1808, Reding allait porter une première atteinte au prestige des armées impériales. Il était frère du capitaine de Reding, des gardes suisses de France, blessé le 10 août 1792 aux Tuileries et massacré le 3 sep-

tembre à l'abbaye, et de Rodolphe de Reding, le vainqueur des Français au Rotenturm, en 1798.

La bataille s'engage au petit jour. Malgré leurs attaques successives et désespérées, les Français ne réussissent pas à percer les lignes espagnoles. Ils sont rejetés dans les ravins du Rumblar, menacés dans le dos par la division la Pena. L'intervention tardive de Vedel qui débouche, enfin, vers le soir, ne modifie pas la situation. Dupont, pris entre deux feux, se décide à demander une suspension d'armes à Reding. Et Castanos la transforme en capitulation.

Dans cette fatale journée de Baylen, deux fois les Suisses rouges se sont trouvés en présence de Suizos bleus, douloureux épisodes, heureusement rares dans l'histoire du service étranger. Les pertes des Suisses sont les plus fortes de toutes les troupes engagées.

Le désastre est complet. Pour la première fois, une armée de Napoléon s'est rendue, en rase campagne, livrant canons et drapeaux. On peut dire que le glas de l'Empire a sonné à Baylen, longtemps avant Moscou.

Le 23 juillet, à 7 heures, l'armée prisonnière défile devant les vainqueurs. Après les régiments démoralisés, cohues qui n'ont plus d'âme, les Suisses s'avancent au pas de parade, en pelotons serrés, la tête haute. Castanos, devant son état-major, ne peut retenir son enthousiasme ; il s'écrie en les saluant : Vivent les braves Suisses !

Pour les troupes de Dupont, le dur calvaire de la captivité va commencer.

* * *

En deux colonnes, le troupeau des 17,000 prisonniers s'achemine vers le sud, vers Cadix et Malaga où, en vertu de la capitulation, ils doivent s'embarquer pour Rochefort.

Le général Castanos, devant l'exaspération du peuple, redoute des excès. Il exhorte les Espagnols à respecter le malheur des vaincus désarmés : « Les Français sont braves et bons par eux-mêmes, ils méritent d'être traités avec générosité. S'ils sont venus combattre, c'est qu'ils en ont reçu l'ordre et ils ne sont pas coupables des affronts qu'on nous a faits et de l'ignominie dont leur gouvernement a voulu nous couvrir aux yeux de l'Europe. »

A ces sages et nobles paroles, la populace répondra par les insultes, les humiliations, l'assassinat. Les convois traversent l'Andalousie en onze étapes, escortés par des troupes espagnoles souvent impuissantes à les protéger contre la fureur des foules ameutées. En quelques jours, les prisonniers vont perdre « cet aspect de santé qui suffit à parer le plus modeste uniforme », le découragement détend les liens de la discipline ; « les longues files de nos régiments déguenillés ressemblaient à des processions de malades indigents qu'un incendie a chassés de leur hôpital », raconte Ducor, dans ses *Aventures d'un marin de la garde impériale.*

Les officiers ont conservé armes, chevaux, voitures, et les soldats leurs sacs, mais ils se voient bientôt dépouillés de leur argent, leurs bagages sont livrés au pillage. Toutes les protestations des généraux pour adoucir le sort de leurs troupes demeurent vaines. On marche de nuit pour éviter la chaleur, le passage des villes est un supplice. Les femmes crachent au visage des vaincus, on leur jette des pierres et de la boue, on se glisse dans les rangs pour les poignarder. Un convoi de blessés est égorgé à Villa-Harta. Le premier jour, seize Suisses sont écharpés. Femmes, enfants, vieillards, moines, tous accourent pour massacrer les traînards. La terreur noire accompagne les débris du corps de Dupont.

Au milieu d'août, les colonnes sont immobilisées et dis-

persées entre Séville, le bas Guadalquivir et Malaga. On sépare les chefs de leurs hommes. Leur résistance morale s'affaiblit encore. Les prisonniers commencent à comprendre que le traité signé par Castanos ne sera pas exécuté. Sous l'influence néfaste de Morla, capitaine général de Cadix, l'attente se prolonge ; elle devait durer six ans. Morla invoque l'absence des navires de transport et les difficultés du passage à travers les escadres anglaises. Des épidémies éclatent, les malades meurent faute de soins, les officiers sont privés de leurs épées, dépouillés de leurs dernières ressources, argent, linge, montres, bagues. Les autorités poussent le mépris des conventions jusqu'à encourager le racolage de Français pour le service d'Espagne ou d'Angleterre. Ceux qui refusent sont jetés au cachot, au pain et à l'eau. Deux sous-officiers zurichois, le sergent Kundig et le caporal Buchmann, se signalent par leur fidélité indomptable à leur serment. Aux officiers suisses, un commissaire des guerres espagnol promet une solde élevée et un avancement rapide. Sachant les souffrances qui les attendent s'ils refusent, ils répondent simplement, raconte Schumacher, que leur honneur d'officier exige qu'ils soient fidèles, que rien ne leur fera manquer à leur devoir et à leur serment, que jamais ils ne se battront contre leurs frères d'armes.

A Jimena, onze officiers suisses résistent toute une nuit, barricadés dans leur cantonnement, à la fureur des paysans. A Lebrija, la populace fait un massacre horrible de 75 dragons français. Le brave lieutenant-colonel Christen, d'Unterwald, meurt de la fièvre chaude. Au début de l'hiver, les victoires de Napoléon à Burgos, à Espinosa, à Tudela provoquent une nouvelle explosion de haines. Les scènes de sauvagerie ne se comptent plus. La menace constante de la mort plane sur les prisonniers.

Pourtant, quelques traits d'humanité viennent éclairer cette sombre histoire. Les captifs rencontrent des prêtres courageux qui les arrachent à leurs bourreaux, des magistrats compatissants et, surtout parmi les officiers et soldats des troupes régulières espagnoles, de protecteurs qui savaient au besoin se dévouer pour leurs camarades malheureux. Le vrai soldat est, de nature, généreux, n'a pas de rancune et tend la main à son ennemi vaincu. Les *Suizos* qui servirent d'escorte aux Suisses de France, de leur côté, risquèrent sans cesse leur vie et la donnèrent même pour défendre leurs compatriotes contre la populace déchaînée. Français et Suisses rendent hommage à la correction des soldats espagnols ; par contre, les miliciens se montrèrent féroces et lâches.

On vit même, sur le plateau de Yeguas, des prisonniers travailler aux champs et vivre paisiblement, pris en affection par les habitants. Le travail n'est-il pas le salut des prisonniers, note l'auteur.

Dès l'automne 1808 et pendant l'hiver qui suivit, les restes du corps de Dupont, grossis des 3700 marins de Rosily après la capitulation de cet amiral, sont concentrés dans les dépôts maritimes autour de Cadix, à Sanlucar, à Rota, à San-Carlos, à Puerto Santa-Maria. Leur sort loin de s'améliorer, empire de jour en jour. La population se rue avec des clameurs de mort sur les prisons et les casernes où ils sont parqués. Déjà l'ombre sinistre des pontons se détache à l'horizon. Ces ports, situés dans une contrée merveilleuse, apparaissent aux internés comme «l'horrible guichet qui servait de couloir aux prisons flottantes».

Le 27 décembre, « ils voient se profiler sept ou huit grandes masses noires immobiles d'où, comme du fond d'un sépulcre, sortent des voix défaillantes ». — Plus de doute, ces vaisseaux sans mats ni cordages, où ils vont être enfer-

més, ce sont les débris de l'escadre de Rosily. Un cri d'effroi s'échappe de toutes les poitrines : Nous allons être ensevelis dans les pontons !

Des années d'inutiles souffrances vont commencer pour les 12,000 victimes sacrifiées à l'ambition de Napoléon et à la mauvaise foi du gouvernement espagnol. Une plainte monotone, comme un immense soupir s'exhale sans cesse des flancs de ces navires, d'où chaque matin, on jette des cadavres à la mer. La nourriture et l'eau potable manquent souvent. Les privations, l'atmosphère humide et lourde, l'inaction forcée provoquent des cas de folie subite, des suicides. Les maladies font des ravages ; les mourants restent sans secours. Une odeur pestilentielle rend l'air irrespirable. Pendant les grandes pluies, l'eau envahit les batteries, on dort dans une boue nauséabonde. Ceux qui tentent de s'évader sont fusillés sans merci. On entasse jusqu'à 2000 hommes sur un seul navire de 180 pieds de long.

Et pourtant, malgré ces misères accumulées, la bonne humeur traditionnelle du soldat le préserve du découragement. L'espoir d'une évasion ou d'une délivrance soutient ces hommes en haillons, pieds nus, couverts de vermine, torturés par la soif. Il faut admirer leur ressort extraordinaire ; ils trouvent moyen de chanter, de rire, de jouer et de plaisanter dans cet enfer.

Mais, une fois de plus, pour affaiblir la résistance morale, on sépare les officiers de leurs soldats. Dès ce moment, l'optimisme diminue et fait place, peu à peu, au désespoir. Les Suisses sont atteints par le mal du pays, tombent dans une mélancolie profonde et se laissent mourir, muets et résignés. Le scorbut, la dysenterie, les fièvres et le typhus font 30 à 40 victimes par jour sur chaque ponton. Pas de soins médicaux, pas de prêtres. Sur l'*Argonaute,* plus de

800 hommes périssent en un mois. Les vides sont comblés par de nouveaux prisonniers venus du Portugal.

En 1810, l'approche de l'armée française du maréchal Victor renforce encore la surveillance et la cruauté des gardiens. Cependant les tentatives d'évasion se multiplient. Le chirurgien Chapuis nous raconte l'équipée de la chaloupe « Le Mulet ». Schumacher, Landolt, Guéry ont vécu des heures d'angoisse sur la *Vieille Castille*, pilotée par un marin de Genève, Papon, lorsque, les amarres coupées, poussée par la bise, elle passe à travers l'escadre anglaise, et, sous le feu de 150 canons, s'échoue devant Puerto Real. Seize officiers suisses, dont deux Vaudois, Chapuis et le lieutenant de Dompierre, sont parmi les fugitifs de la *Vieille Castille*. Puis, c'est l'évasion du vaisseau-hôpital, bombardé et incendié par les Anglais ; 330 malades sans défense périssent ce jour-là.

Les rescapés suisses rejoignirent les dépôts de leurs régiments, en France. Des 1000 hommes du 2me bataillon du 4me, qui avaient combattu à Baylen, 10 officiers et 15 sous-officiers et soldats se retrouvèrent à Rennes, le 10 août 1810. Trente mille soldats des cantons combattirent en Espagne de 1807 à 1812, la moitié d'entre eux ne revirent pas leur patrie. Beaucoup sont morts sur l'île rocheuse de Cabrera, aux Baléares.

Le témoignage d'un de leurs officiers, le capitaine Jean de Schaller, de Fribourg, prend la valeur d'une citation collective au tableau d'honneur de l'armée : « Nos soldats suisses supportèrent mieux que tous les autres les fatigues de l'expédition. Ils avaient l'esprit de corps et le respect du drapeau. Ils savaient être braves devant l'ennemi, généreux envers les vaincus, humains avec les populations victimes de la guerre. Ils voulaient faire honneur à leur patrie sous les aigles de l'empire et j'ai souvent admiré leurs no-

bles sentiments dans cette guerre d'Espagne, si désastreuse pour la mauvaise cause que nous devions servir. »

Le très beau livre de M. Geisendorf-des Gouttes ne se raconte pas. Il faut le lire et le méditer. Il s'en dégage une rude et bienfaisante leçon : Ceux qui, quelque soit leur génie, tentent de violenter les sentiments profonds d'un peuple, son amour de l'indépendance et sa foi religieuse, doivent s'attendre à payer cher leur victoire. Les Pays-Bas soulevés contre l'Espagne, la Vendée, la Suisse de 1798 et l'Espagne de 1808, envahies par les Français, la Belgique de 1914, sont inscrits dans le grand livre de l'histoire avec le sang des peuples qui se sont levés contre l'oppression. Et nous pensons aussi à ceux que l'auteur appelle les victimes expiatoires, les jeunes vies sacrifiées à une cause exécrable.

P. de VALLIÈRE.

COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES

La Commission des Monuments historiques s'est réunie à Payerne, le 17 mai, dans la salle du Tribunal superbement restaurée par les autorités communales. M. Perret, conseiller d'Etat, chef du Département de l'Instruction publique, étant malheureusement retenu à Lausanne par la session du Grand Conseil, la séance fut présidée par M. Guignard, chef de service.

M. A. Naef, archéologue cantonal, a communiqué son rapport annuel relatif à l'activité du service qu'il dirige. Quelques restaurations ont été terminées ; c'est le cas pour